

CHAPITRE TROISIÈME.

TRÉBIZONDE-ARMÉNIE.

ROUTE 85.

DE CONSTANTINOPLE
A TRÉBIZONDE,

PAR MER.

(184 lieues marines, = 1042 kil. — 5 jours de navigation.)

De Constantinople à la sortie du Bosphore, V. R. 58, p. 390 à 400. En sortant du Bosphore, le paquebot se dirige à l'E.-N.-E. La sinuosité profonde que décrit la côte entre la sortie du Bosphore et Inéboli, premier point de relâche des lignes française et autrichienne, oblige à s'en éloigner plus qu'on ne le fait d'habitude dans les navigations côtières. On passe donc ordinairement hors de vue d'Érekli, l'ancienne Héraclée, que nous mentionnons ici pour ce seul motif que des mines de charbon assez abondantes y ont été découvertes et sont exploitées sous la direction d'ingénieurs européens. On ne se rapproche de la côte à petite distance que pour reconnaître le cap Kérembé, à 18 milles environs avant.

Inéboli, l'antique Abonou-Teichos (Ἀβόνου Τεῖχος) (80 lieues marines de Constantinople). Rien d'important dans l'histoire de cette ville, si ce n'est qu'elle donna naissance au fameux imposteur Alexandre, dont Lucien nous a transmis l'histoire, et qui demanda à l'empereur (probablement Antonin le Pieux) de donner à sa ville natale le nom d'Ionopolis, dont la corruption a fait le nom

moderne.—La ville actuelle, bâtie sur une petite baie, près de l'embouchure du Daourikan-Irmak, et dominée par les hauteurs, n'a rien d'intéressant par elle-même. A 15 ou 16 lieues vers le S. s'élève la ville de Kastamouni (l'antique Castamon), V. de 12 000 âmes, avec une vieille forteresse du temps des Commènes.

D'Inéboli, le navire reprend sa course vers l'E.-N.-E., longeant d'un peu plus près la côte, qui n'offre du reste rien à noter jusqu'au cap Syrias (Συρίας ou ἄκρα Σηρίας) aujourd'hui Indjé-Bournou, la pointe de l'Asie Mineure la plus avancée au N. dans la mer Noire. On double ce promontoire, et, se dirigeant au S.-S.-E., on entre bientôt (25 l. marines d'Inéboli) dans la rade et dans le port de

Sinope (Σινώπη, en turc Sinap). — Histoire et topographie ancienne. — Sinope, la plus importante de toutes les colonies grecques du Pont-Euxin, était située dans l'ancienne Paphlagonie. Sa fondation était attribuée aux Argonautes et à Sinope, fille d'Asopus; mais les Sinopéens honoraient, comme le fondateur de leur ville, Autolycus, l'un des compagnons d'Hercule et l'un des Argonautes. Successivement occupée par des colons de Milet, par les Ephésiens, les Cimmériens, et, à l'époque de la guerre du Péloponèse, par les Athéniens, Sinope s'éleva à un haut degré de prospérité. Elle fournit aux Dix-Mille, dirigés par Xénophon, les navires qui les transportèrent à Héraclée. — Sa richesse excita la cupidité des rois

de Pont. Mithridate IV, bisaïeul du grand Mithridate, l'attaqua le premier. Polybe nous en donne à cette occasion la description suivante : « Elle est bâtie sur une péninsule qui s'avance vers la haute mer. L'isthme qui la relie au continent n'a pas plus de deux stades de largeur. La péninsule, du côté de la ville, est d'un accès facile; du côté de la mer, elle est à pic, dangereuse pour les navires, et présente peu de facilités à un débarquement. » « La ville était, selon Strabon, bâtie sur le col de la péninsule, laquelle était entourée de rochers créusés en forme de bassins, qui dans les hautes marées se remplissaient et rendaient le rivage inaccessible. » Aidée par les Rhodiens, Sinope obligea Mithridate à lever le siège. Pharnace, son successeur, fut plus heureux; il parvint à s'en emparer (183 avant J.-C.). A partir de ce moment, elle devint la capitale des rois de Pont. Mithridate-Evergète, père du grand Mithridate, y fut assassiné; ce dernier prince y naquit et enrichit sa ville natale d'un port de chaque côté de l'isthme, d'arsenaux maritimes et d'admirables réservoirs pour les pêcheries.

Après sa défaite à Cyzique, il confia la défense de Sinope à Bacchides, son lieutenant. Lucullus la prit, après une résistance honorable, et lui rendit son ancienne indépendance. Après la défaite de Pharnace à Zéla, César prit Sinope sous sa protection et y transporta des colonies romaines. Au temps de Strabon, Sinope était encore une grande et belle ville très-fortifiée. A dater de ce moment, le commerce de Sinope déperit, mais ses pêcheries la maintinrent dans une certaine prospérité. Plin, préposé au gouvernement de la province, obtint pour elle de l'empereur Trajan la construction d'un aqueduc de seize milles de longueur. Au moyen âge, Sinope appartient à l'empire de Trébizonde. Mahomet II s'en empara,

en 1470. Diogène le Cynique, Baton, historien de la Perse, et Diphilus, poète comique naquirent à Sinope.

C'est dans ce port même que le 30 novembre 1853 une flottille turque, surprise par la flotte russe, fut détruite et perdit 3000 hommes, événement qui décida l'intervention de la France et de l'Angleterre en faveur de la Turquie.

État actuel. — Sinope est une ville de 8000 hab. De tous les monuments, dont nous avons plus haut signalé l'existence, il ne reste que des débris informés, des fûts de colonnes, quelques inscriptions et même quelques statues qui sont entrées comme matériaux dans les murs de construction byzantine. Le fort, entouré de trois murs et d'un fossé, remonte à l'époque du Bas-Empire; on remarque aussi quelques vestiges des fortifications élevées par les Français, en 1808, enfin, des chantiers de construction que les forêts voisines approvisionnent abondamment.

La petite île que l'on voit près de Sinope était anciennement appelée Scopelus (le rocher); les bâtiments d'un faible tonnage pouvaient passer entre l'île et la côte, et éviter ainsi un parcours de 40 stades.

Paquebots à vapeur pour Constantinople, Messageries françaises, et Lloyd tous les lundis.

Après un parcours de 23 l. marines, pendant lequel on rase de près le promontoire formé par les atterrissements du fleuve Halys (Kizil-Irmak), puis l'embouchure du Termèh-Tchâï, l'antique Thermodon, le fleuve des Amazones, on atteint le port de

Samsoun, bâti à un quart de mille environ de l'ancienne Amysus. On retrouve encore quelques traces de son môle, du port et de son acropole bâtie sur les hauteurs qui la dominent. Dans l'antiquité, l'histoire d'Amysus n'offre rien de notable. Samsoun possède

actuellement un assez bon port, c'est le plus important de la côte après Trébizonde. Samsoun est le point de départ le plus habituel pour plusieurs villes de l'intérieur, et entre autres celles de Tokat et de Diarbékir.

En longeant la côte vers l'E., on aperçoit successivement les bouches du fleuve Iris (*Yéschil-Irmak*), qui ont formé un vaste delta, puis la ville d'*Oumîh*. A 6 kil. environ dans les terres est un château, construit sur un rocher perpendiculaire, et une grotte curieuse avec une façade en forme de temple, sculptée dans le roc. Le navire range ensuite un petit golfe où se trouvent *Fatsa*, l'antique *Phatisana*, et les ruines de *Polemonium*, puis il double le cap *Jasonium* (*Iasoun-Bournou*), dans lequel on remarque quelques restes d'une église byzantine, passe en vue d'*Ordou* (*Cotyora*) et, après un parcours d'environ 30 l. marines, arrive à

Kérasounda, bâtie sur une petite presqu'île. Cette ville, nommée dans l'antiquité **Pharnacia**, eut, selon toute probabilité, pour fondateur Pharnace, grand-père de Mithridate le Grand. Pendant la guerre qu'il soutint contre les Romains, ce dernier roi y envoya ses femmes. Sous la domination romaine, cette ville atteignit par son industrie et son commerce maritime un haut degré de prospérité. Les produits des forges voisines des Chalybes formaient un des principaux articles de son commerce. A la place même, où s'éleva depuis la ville, s'était antérieurement fixée une colonie grecque nommée *Choerades*. C'est à la ressemblance éloignée de ce nom avec celui de *Cérasus*, qu'il faut sans doute attribuer l'erreur d'Arrien, qui pense que *Cérasus* était sur le même emplacement que *Pharnacia*. Il est avéré maintenant que *Cérasus* se trouvait 150 stades plus à l'E. C'est à cette erreur, propagée pendant le moyen âge, que la ville actuelle doit son nom. On

y trouve encore des restes considérables des anciennes murailles helléniques, surmontées par les fortifications génoises et turques.

En partant de *Kérasounda*, on range une petite île, appelée *Kérasoun-Ada*, qui répond, selon M. Hamilton, à l'île *Arétias*, célèbre par un temple de Mars bâti par les reines des Amazones, puis, un peu avant, le cap *Zéfrèh* (*Zéphyrium*), un îlot qui serait celui de *Philyreis* des Argonautes. Au delà du cap *Zéfrèh* et de la baie de *Kaïk-Liman* (*Zéphyrium*), on aperçoit

Tiréboli, l'antique **Tripolis**, bâtie près de l'embouchure du *Kharshout-Tchaï*, sur les rives duquel étaient les mines d'argent d'*Argyria*; il en existe encore d'autres à *Gumisch-Khanèh*, vers la source du fleuve. *Tiréboli* n'a rien d'intéressant.

De *Tiréboli*, on rase de près la côte, couverte d'une végétation luxuriante, laissant entre les caps *Kéréli-Bouroun* et *Yoros-Bouroun*, l'emplacement de l'antique *Cérasus*, puis la baie de *Platana*, on mouille bientôt (environ 25 l. marines de *Kérasounda*) devant

Trébizonde (en turc *Trabizande*).

Renseignements.—Rien de particulier pour le débarquement. On ne trouve dans cette ville que des khâns à la turque et une locanda tenue par un Génois nommé *Antonio*.—Paquebots pour Constantinople *Messageries françaises* et *Lloyd autrichien*, tous les dimanches.

Quarantaine. Tout voyageur provenant de l'Asie, doit, avant de se rembarquer du centre pour Constantinople, subir une quarantaine de 8 jours. Le lazaret est une grande cour entourée de petites chambres à la manière des caravansérails. Le prix est d'environ 200 piastres, tout compris.

Histoire.—Trébizonde, nommée dans l'antiquité **Trapezus**, était une colonie de Sinope. Cette ville devait probablement son nom à sa position sur une plate-forme élevée comme une table au-dessus de la mer. Peut-être aussi ne dut-

elle ce nom qu'à sa parenté avec la ville de Trapezus en Arcadie. Quoi qu'il en soit, elle était déjà florissante lorsque Xénophon y arriva avec les Dix-Mille; mais sa grandeur réelle ne paraît avoir commencé qu'avec les Romains. Sous le règne d'Adrien, lorsque l'historien Arrien la visita, Trapezus était la ville la plus importante de la côte S. de l'Euxin; Trajan en avait déjà fait la capitale du Pont-Cappadocique, et en avait amélioré le port. A partir de cette époque, ce fut une grande ville de commerce très-fortifiée. Sa position était si forte que, saccagée par les Goths sous Gallien, elle ne demanda jusqu'au règne de Justinien que des réparations insignifiantes pour être en bon état de défense. Au moyen âge, une branche de la maison de Comnène s'y déclara indépendante de l'empire grec, et fit de Trapezus la capitale d'une principauté qui survécut à la chute de Constantinople et ne succomba qu'en 1460, sous les coups de Mahomet II.

Etat actuel.—La ville de Trébizonde est encore une des villes les plus commerçantes de l'Asie Mineure. Depuis que la mer Noire a été ouverte au commerce, et depuis l'établissement de la navigation à vapeur, elle est devenue l'entrepôt principal du commerce de la Perse, mais elle ne renferme aucun vestige de son ancienne splendeur. Les constructions antérieures à la conquête turque datent des dernières années du Bas-Empire et n'offrent aucun intérêt.

Le port de l'antique Trapezus, appelé *Daphnus*, était formé par un banc de rochers qui s'avancait dans la mer et sur lequel était construite la citadelle.

Le port actuel n'offre aucune sécurité aux navires, et en hiver, il faut chercher un ancrage à *Platana*, à 10 kil. à l'ouest.

Vue de la mer, Trébizonde offre un coup d'œil des plus agréables, avec ses quatre étages le long de

hautes collines boisées qui l'encadrent admirablement. On la divise en ville turque et ville grecque. La première, beaucoup moins misérable que ne le sont les villes turques en général, est resserrée dans l'enceinte des murs, séparée des faubourgs par des ponts élevés et étroits, soigneusement fortifiés. Le quartier grec s'étend plus librement dans la campagne, et les jardins, mêlés aux habitations, y ajoutent un charme que n'a pas la ville intérieure: la végétation y est si belle qu'elle masque complètement les habitations aux yeux du voyageur. Malgré les dix-huit mosquées et les dix à quinze églises qui la décorent, la ville n'a pas, à proprement parler, de monuments, sauf *Sainte-Sophie*, située à 1 kil. 1/2 environ à l'O. de la ville. C'est une ancienne église grecque, de forme circulaire, avec un pavé de mosaïque et un dôme supporté par quatre colonnes de marbre veiné de rouge. *Sainte-Sophie* est aujourd'hui une mosquée. A l'E. de la ville, se voit une chapelle, qui a été jadis, dit-on, un temple d'Apollon: elle est de forme octogone, et avait des peintures qui ont disparu sous les coups des puritains musulmans. Tout près coule le *Kerkout*, sur lequel campèrent les Dix-Mille. On admirera encore des bains dignes de leur renommée, de construction généralement antique, à la fois somptueuse et élégante. La population, évaluée à 30 000 âmes, est surtout musulmane: les Grecs et les Arméniens forment une minorité dont le *Tanzimat* n'a guère amélioré la situation précaire vis-à-vis de leurs dominateurs.

ROUTE 86.

DE TRÉBIZONDE A ERZEROUH.

(62 heures, 8 à 10 jours.)

De Trébizonde à Erzerouh, on suit l'ancienne route génoise, c'est-à-dire la route dont les Génois avaient obtenu l'usage des

rois d'Arménie, pour les besoins de leur commerce avec l'Asie centrale : ils y avaient élevé, de distance en distance, des forteresses spacieuses, renfermant de grands entrepôts. Le premier de ces postes était Baïbourt, le second Erzeroum.

On sort de la ville en gravissant un terrain ondulé, après lequel on descend dans la vallée du *Djevislik-sou*, qui tire son nom d'un village où l'on arrive au bout de 8 h. On couche en cet endroit, d'où 4 h. de montée mènent au khân de *Karakapan*, à travers une région abrupte d'une grande beauté pittoresque, couverte de forêts, avec quelques habitations clair-semées. Puis la route tourne au S.-E., s'enfonçant dans un pays non moins beau et encore plus sauvage; ce sont les gorges du Koulabad-Boghazi, d'où l'on débouche sur la vallée du Balakhor-sou : on passe cette rivière au Tach-Keupri (pont de pierre); et le premier village qu'on rencontre est (7 h. de *Karakapan*) Vésernik, après quoi viennent Djennaza, Kaderna, Iskila : ces quatre hameaux sont séparés les uns des autres par un intervalle d'une grande heure. Deux autres étapes de 2 heures chacune mènent à Chadrak et à Balakhor. Entre ce point et Baïbourt, on franchit des montagnes où vit une population de Lazes troglodytes aussi sauvages que du temps de Xénophon.

Baïbourt (prononciation locale *Baïbout*) (5 h. de Balakhor), ville de 6000 âmes, avec de belles antiquités grecques et une citadelle délabrée, est le point où on atteint la vallée tortueuse du Tchourouq-sou (eau puante), l'ancien Lycus. On la remonte pendant une dizaine d'heures, on passe par les villages insignifiants de Marsal et de Gurula, et un col assez bas mène dans une vaste et fertile plaine où l'on passe presque à sa source l'Euphrate occidental (Kara-sou), près du village d'Ildija, dont le nom indique des

eaux thermales sulfureuses qui y existent en effet. Deux grandes heures plus loin, à l'extrémité de la plaine, est (30 h. de Baïbourt),

Erzeroum, capitale de l'Arménie ottomane. C'est une grande ville, peuplée d'environ 45 000 âmes, mais qui a dû en renfermer 130 000 autrefois. Il y a plusieurs khâns dépourvus de tout confortable, et la plupart des habitations particulières sont de vraies huttes à la circassienne; au milieu desquelles on fait du feu, la cheminée étant remplacée par une ouverture au plafond. Quelques maisons de riches négociants arméniens font une heureuse exception, que le voyageur pourra apprécier, s'il a eu la précaution de se munir à Constantinople ou à Trébizonde de lettres de recommandation.

Histoire. — La ville actuelle a succédé à la cité arménienne de **Garin** (nom grecisé en **Caranitis**). Un général romain fit fortifier cette place en 415, et elle changea son nom en **Théodosiopolis**, en l'honneur de Théodose le jeune. Au x^e siècle, les Seldjoukides ayant saccagé la ville voisine d'Arzen, les habitants se réfugièrent à Théodosiopolis, que les Turcs appelèrent depuis Arzen-Roum (Arzen des Grecs) ou Erzeroum. Après avoir été en quelque sorte la métropole des Osmanlis orientaux, elle fut prise par les Russes en 1828, et n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était jadis, depuis que les Russes, en se retirant, ont fait émigrer avec eux 6000 familles arméniennes, les plus riches et les plus industrieuses de la ville. En l'année 1859, elle a été en grande partie détruite par un tremblement de terre.

État actuel. Topographie. Monuments. — L'aspect de la ville, assez imposant à distance, est misérable et presque repoussant à l'intérieur. Le quartier chrétien, hors de l'enceinte de la cité, est le plus habitable, et c'est là que sont les consulats européens. La ville a de

vieilles fortifications crénelées, encore couvertes de croix et de caractères grecs. Les monuments se réduisent à un *hissar* ou château en ruines et à deux mosquées, dont la principale, *Oulou-Djami*, a pour dépendance l'hospice de *Tchifté minaret*, curieux produit d'un art byzantin-sarasin. « Le plan de l'édifice est celui d'une nef d'église latine, au fond de laquelle est élevé le tombeau du fondateur. De part et d'autre, des colonnes de pierre soutiennent des arcs en ogive qui forment un portique à deux étages... La porte, qui était d'albâtre, a été enlevée par les Russes et emportée à Erivan. La façade se compose d'une grande arcade, qui encadre la porte formée d'un arceau surbaissé. Le tympan, en forme de niche, qui surmonte la porte, est orné d'un ajustement de polygones dont la description donnerait difficilement une idée. » (Ch. Texier.) Ce curieux édifice est aujourd'hui en ruines et converti en poudrière. L'autre mosquée paraît remonter à la même époque; il n'en reste plus qu'une porte et un minaret de briques, orné à l'extérieur d'ajustements en émail vert et bleu : on la nomme *Mourgo sérâi*; le palais de Mourgo, vaillant chef yézidi, converti à l'islamisme, disent les indigènes, à la suite d'une vision, et assassiné par ses compatriotes irrités de sa défection.

D'Erzeroum à Bayézid, au mont Ararat et au lac de Van, R. 87; — à Kais, R. 88.

ROUTE 87.

D'ERZEROUM A BAYÉZID ET AU MONT ARARAT.

RETOUR PAR LE LAC DE VAN.

On sort d'Erzeroum par la route de Perse, et, à quelques minutes des dernières maisons de la ville, on passe à côté d'un café et d'une belle fontaine; où les caravanes qui viennent de l'O. ne manquent

pas de s'arrêter. On franchit une petite chaîne de 250 mètr. de haut, appelée le col du Chameau (*Dévêh Bôinou*), et on descend le cours d'un ruisseau appelé Hassan-Kalêh-sou, qui est un des deux bras dont se forme l'Araxe, et que l'on traverse pour atteindre

Hassan-Kalêh (7 h. d'Erzeroum), capitale du canton du Haut-Pasin, l'une des stations génoises dont nous avons déjà parlé. Cette ville n'a d'autre antiquité remarquable que sa citadelle génoise, amas de ruines informés, de même que les doubles remparts qui cernent la ville; mais on peut visiter quelques-unes des nombreuses sources thermales du voisinage, dont plusieurs sont bitumineuses. La plus haute température y est de 41^o centig.

Plus loin, en descendant la vallée, on arrive (2 h. 30) à un pont en ruines appelé *Tchoban Keupri* (le pont du Berger), où a lieu la jonction des deux bras dont nous avons parlé. A ce point, l'Araxe est déjà une rivière considérable, et que l'on ne peut passer à gué en toute saison. La route continue vers l'E. dans une direction parallèle à l'Araxe et longe le pied du mont Gedik, en passant par les villages d'Emrakoum (2 h.), Mendiven (2 h.), Kamatzor (1 h.), Iuzveren (1 h.), et *Déli-Baba* (3 h.). C'est un village arménien de trente-cinq maisons, remarquable par une tombe de santon, où les pieux musulmans ne manquent pas de faire une prière : du reste, depuis l'émigration de 1828, la population arménienne est plus clair-semée dans ce pays, jadis si riche et si peuplé. Les Turcs et les Kurdes l'y ont remplacée, et leurs instincts bien connus sont mal refrénés par les garnisons voisines : aussi la passe de *Chat-Déressi* (5 h. de *Déli-Baba*) a été le théâtre de plus d'un guet-apens. Cette portion de la route présente un caractère de beauté sauvage des plus saisissants, mais elle est parfaitement imprati-

cable pour des voitures, même pour les *arabas* turcs : les meilleures montures sont les petits poneys kurdes qui abondent dans cette région. Après la passe, on débouche dans un bassin spacieux, où se trouve (8 h.) *Toprak-Kaléh* (le château de terre), *Vagarschakert* des Arméniens, résidence du bey, mi-peuplée d'Arméniens et de musulmans. Elle commande la magnifique plaine d'Arischkerd, qui s'étend de Tchalkani à Daï-eddin, sur une longueur de 27 lieues et sur une largeur qui varie de deux à cinq; on y compte trente villages, dont trois seulement chrétiens. On traverse ceux de *Kiahiabeg* (2 h. 1/2), *Keschichkeui*, *Karschur*, *Navak*, *Biluk*, *Kara-kilissé*; ces villages ne sont séparés les uns des autres que par des intervalles d'une heure. C'est un peu avant *Kara-kilissé* (l'église noire), qu'on atteint le bord du *Mourad-tchah* (Euphrate oriental), et on le remonte jusqu'au coude qu'il forme à Daï-eddin. Sur cette route, il n'y a guère à visiter que le monastère arménien d'*Utch-kilissé*, ou les trois églises (8 h. de *Kara-kilissé*), dont la fondation remonte à l'an 306 et dont la construction est attribuée à l'architecte qui a bâti les églises renommées d'*Echmiadzin* et de *Changhari*. C'est un monument imposant, mais délabré et souvent pillé par les Kurdes. La bibliothèque comprend une centaine de volumes, dont quelques manuscrits. 5 h. plus loin, à *Daï-Ed-din* (prononciation locale *Diyadin*), on quitte l'Euphrate, et on laisse, à 6 h. au S., la source de ce fleuve célèbre. Ce grand village kurde-arménien possède des fortifications ruinées, qui rappellent le temps où il était une des stations génoises de cette route; *Bayézid* était la dernière, et entre ces deux points, il n'y a à signaler qu'un pont en pierre, sur la limpide et gracieuse rivière de *Ger-naouk*, 2 h. avant la ville.

Bayezid (7 h.) n'a d'autre impor-

tance que sa magnifique position, sur une hauteur qui est presque sa seule défense : car, malgré sa situation de place frontière, ses fortifications sont médiocres. On n'y stationne guère que pour aller visiter, à 5 heures au N.-E., l'historique et majestueux *Ararat*, dont les deux pics dominant la belle plaine intermédiaire.

Ascension du mont Ararat.—L'*Ararat* est une masse volcanique isolée, et le sommet principal n'est autre chose qu'un beau cratère de soulèvement, d'où partent des coulées de laves dont les aspérités rendent l'ascension du mont très-difficile. La première ascension connue est celle de *Parrot*, en 1829 : mais depuis celle d'*A-bich*, en 1844, plusieurs autres ont eu lieu. L'endroit le plus favorable pour tenter cette curieuse excursion est la source de *Serdar-Boulak*, dans le repli formé entre les deux montagnes, à 2350 mèt. De ce point on peut encore monter à cheval jusqu'à une hauteur de 3170 mèt., après quoi on monte sur une sorte de promontoire trachytique, pour éviter les bords tranchants de la lave. On arrive successivement à une seconde et à une troisième station, celle-ci formant la limite des neiges éternelles (4080 mèt.). On marche ensuite en pleine lave noire jusqu'à la cinquième station (4830 mèt.), point atteint en 1850 par l'expédition du colonel *Chodzko*, qui y fit planter une grande croix. Arrivé à ce point, on se trouve en face d'une arête de trachyte porphyroïde gris formant muraille, et c'est avec un redoublement de fatigues que l'on atteint, à 500 mèt. plus haut, le sommet même, formant un plateau doucement bombé. Du reste, toutes les fatigues sont vite oubliées devant la splendeur du panorama dont on jouit alors.—Un guide est nécessaire pour cette ascension, surtout à cause des orages subits qui se

forment autour de cette célèbre montagne, dont le nom turc est fort discuté, soit qu'il faille l'appeler *Agri-Dagh* (mont recourbé), ou *Egri-Dagh* (mont ardu). Le voyageur qui a du loisir pourra visiter, entre autres détails, les deux glaciers, au-dessus de la vallée de *Saint-Jacques*, le cône latéral d'éruption, appelé par les indigènes *Karin-yarilik* (ventre crevé), curieux par sa ressemblance avec celui du *Vésuve*, et enfin les ruines duriche et beau village d'*Argouri*, à l'entrée de la vallée *Saint-Jacques*, le plus ancien des lieux habités sur l'*Ararat* même : le 19 juin 1840, au coucher du soleil, un tremblement de terre et les éboulements qui en furent la suite l'anéantirent en écrasant 1100 hab., et les vignobles florissants qui l'avoisinaient disparurent sous les éruptions des volcans de boue et les débris des roches et des glaciers. Un fait curieux à constater, c'est que la légende de l'arche de *Noé* est parfaitement inconnue des chrétiens indigènes dans tout le rayon immédiat de l'*Ararat* : quant aux Turcs, on sait qu'ils appliquent cette légende à une montagne voisine d'*Amasiah* (Anatolie.) Le détail le plus important de cette tradition (celui de la colombe et de la branche d'olivier) n'a pu évidemment prendre naissance dans cette région, où la température n'a point permis à l'olivier de s'acclimater.

Pour aller de *Bayézid* à *Van*, on peut reprendre la route d'*Erzeroum* jusqu'à *Daï-eddin*, d'où l'on tourne au midi, en remontant le *Mourad-tchah* (Euphrate) pendant 3 heures, et laissant sur la droite le sommet neigeux de l'*Ala-Dagh* (3300 mèt.). On quitte l'Euphrate au point où il reçoit le petit ruisseau de *Zélan-déré*; mais le touriste qui a du loisir fera bien de suivre le fleuve jusqu'à sa source (2 h.) : il peut ensuite revenir au *Zélan*, gravir un petit col et déboucher dans une vallée roman-

tique, assez sauvage, qu'il suivra jusqu'à la petite ville de

Ardjisch (12 h. du col, 15 de *Daï-eddin*.) C'est une *kassaba* ou ville close, avec des murs et une forteresse en ruines, et une centaine de familles, presque toutes musulmanes : mais sa situation pittoresque sur le lac de *Van* lui donne un certain attrait.

Le lac est une belle masse d'eau formant un triangle irrégulier de 30 lieues de base environ sur 25 de hauteur : ses eaux sont salées, mais beaucoup plus au S. qu'au N., ce qui provient de l'abondance des eaux qu'il reçoit de cette dernière direction.

A partir d'*Ardjisch*, une route assez fréquentée mène à *Van*, en longeant la rive N.-E. et E. du lac, et, pendant les deux tiers de son parcours, elle tourne autour d'un cul-de-sac à rives marécageuses, mais d'un bel effet, bordé de villages kurdes et arméniens, et joint au lac par une gorge tellement resserrée, que presque partout ce cul-de-sac semble former un lac bien distinct et bien circonscrit par les lignes fièrement découpées des montagnes voisines. Le panorama est dominé par le massif neigeux du formidable *Sipan-Dagh* (3300 mèt.), qui s'élève à l'O. Sur cette route, on voit successivement (6 h. 30) *Arnis*, avec un château et 280 maisons, ville en ruines, mais d'un superbe effet au point de vue du pittoresque : les monastères arméniens de (5 h.) *Merek* et (2 h.) de *Khijis*, dont le premier, dédié à la Vierge, est un lieu de pèlerinage en renom; puis, après 4 h. de route, pendant lesquelles on perd de vue le lac, qui reste à 4 lieues sur la droite, *Ala-keui*, bourg entouré de beaux vignobles et jouissant d'une prospérité relative : enfin (3 h. 30)

Van (l'ancienne *Vastanna*) est une ville de 30 000 âmes, qui a beaucoup gagné en bien-être depuis quelques années. Les habitants de toutes races émigrent à Constantinople, où ils se font

porte-faix, etc., et reviennent acheter une petite propriété dans leur ville natale. On y voit maintenant de beaux bazars, des cafés élégants et probablement des khâns confortables. La *citadelle*, qui a résisté à plusieurs attaques des troupes d'Abbas II, couronne un rocher conique d'un aspect saisissant, parfaitement isolé de tous côtés. Les nombreux jardins qui encadrent la ville lui donnent le plus gracieux aspect. Il y a quelques ruines antiques et de l'époque arménienne, mais sans intérêt. La ville possède un hôpital et des écoles.

Pour éviter les fatigues d'un voyage le long de la côte S. du lac, le voyageur fera bien de louer un des rares bateaux qui font habituellement un service de transport de marchandises entre Van et Taghvan, qui est en quelque sorte l'échelle de Bitlis. On jouit ainsi des magnifiques points de vue qui se déroulent successivement, et dont voici les détails les plus saillants : *Artémid*, avec son aqueduc, attribué par les indigènes à Sémiramis et appelé Sémiram-sou, que quelques géographes ont assez plaisamment pris pour une rivière; *Vastan*, avec un château et une jolie plaine; *Khanâjaik*, monastère arménien situé dans une île, et résidence d'un évêque; *Narniqas*, *Gueulli*, *Garzit*, *Sarach*, *Almalî* et beaucoup d'autres villages, avec une population mêlée de Kurdes et d'Arméniens; enfin *Tadvan*, petit port peuplé de quarante familles arméniennes, avec un fortin sur une pointe qui s'avance dans le lac. On reprend en ce lieu le voyage par terre, et une courte étape de 4 h. mène à

Bitlis, capitale commerciale de l'Arménie. (On y trouve deux khâns pourvus d'un confort satisfaisant.) C'est une ville d'au moins 15 000 âmes, dont un tiers de chrétiens, bâtie dans une plaine, autour d'un rocher escarpé de près de 18 mètr., supportant les ruines de l'ancien *château* des beys, qui y

régnèrent en seigneurs féodaux; elle a trois mosquées, une douzaine de *Tékîs* de derviches hurlleurs, un *bazar* important, des habitations spacieuses bâties en pierre, et un *konak* ou palais de belle apparence. Bien qu'ancienne, elle n'a guère d'histoire, et les érudits arméniens disent qu'elle s'appelait jadis *Salam-sur*, et qu'elle fut fondée par un roi païen nommé Alexandre. Ses teintureries sont renommées jusqu'en Syrie; la matière colorante vient du district de Chirvan. Voici maintenant, à partir de Bitlis, les stations et les accidents notables de la route: *Kafir* (4 h.): on s'engage dans une gorge resserrée, entre le Kerku-Dagh, à g., et le Nimroud-Dagh (mont de Nemrod), à dr., pour déboucher sur (4 h.) *Muschakgir*, vers la source du Kara-sou (Arsaniôs.) On descend cette jolie rivière jusqu'à (5 h.) *Irichidr*, après quoi on va, à travers la plaine, gagner (4 h. 30)

Mouch. C'est une ville curieusement bâtie autour d'une butte conique, au milieu d'une fort belle plaine, où se voient une centaine de villages; mais la ville elle-même est d'aspect misérable, bien qu'enrichie par un commerce actif en grains, en chevaux, en bétail, et surtout en excellent tabac.

En quittant Mouch, on passe le Karasou à gué; passage assez inquietant en certaines saisons, et on atteint (2 h. 30) *Sutek*, près duquel on passe l'Euphrate sur un pont de quatorze arches: on remonte ce fleuve pendant 2 heures et on arrive à *Sikahouah*, bourg arménien, au pied d'une colline conique qui domine le fleuve: on continue à longer celui-ci jusqu'à son confluent avec le grand affluent appelé Boukhour-Tchaï, qu'on remonte aussi jusqu'à un petit pont de pierre; au delà de ce pont, on traverse les v. de (5 h.) *Goumgoun*, (5 h.) *Bachkend*; un petit trajet à travers le Bin-Gueul-Dagh mène à la petite ville arménienne (4 h. 30) de *Khinir*, suivie de (2 h.) *Barmek*, (1 h. 30)

Aghvéran, et d'un long défilé au pied du mont Kara-Kaïa (la Roche-Noire). On est dans un pays montagneux, d'où la vue découvre le pic neigeux du colossal Sipan-Dagh, pourtant éloigné de près de 20 lieues. Après le défilé, on passe à gué l'Araxe, appelé en cet endroit Bin-Gueul-Sou (le fleuve des mille étangs), on arrive à (3 h. 30) Keui-lu, d'où, gravissant un plateau couvert de neige jusqu'en juin, et d'où se déroule une superbe vue de la plaine d'Erzeroum, on peut descendre directement sur cette ville (11 h.), à moins qu'on ne préfère rejoindre (9 h. 30) à Hassan-Kaléh la route déjà décrite (V. p. 523), d'où l'on rentre à (7 h.) Erzeroum (V. p. 522).

ROUTE 88.

D'ERZEROU M A KARS ET A BATOUM

Cette route se détache de la précédente au (9 h. 30) *Tchoban-Keupri*, et suit à une faible distance la rive gauche de l'Araxe jusqu'à (6 h.) la petite ville de *Khorasan*. A ce point on quitte la grande vallée pour se jeter dans une gorge resserrée entre des coteaux d'un fort bel effet, et où coule le Kara-Urghan-Sou. Le village du même nom (5 h. 30) est le seul qu'on rencontre dans cette vallée. Plus loin, on passe (2 h.) au pied d'une hauteur couronnée par des ruines que les gens du pays appellent *Kourouglo-Kalési*, le château de Kourouglo (le héros de la poésie légendaire des Turcs orientaux). On s'enfoncé ensuite dans un pays complètement désert, pour gagner (6 h.) le col du Soghanli-Dagh, montée ardue, dans un pays boisé et d'un pittoresque incomparable. La descente est beaucoup plus douce et se fait sur la plaine de Kars, couverte de villages et de troupeaux innombrables. Tous les villages de cette plaine sont turcs, sauf un seul qui est arménien. Du col à la ville, il

y a 13 heures et on passe par Kizil, Kilissèh, Kéliach, Kotanlı, Mesched, Ouzoun-Kilissèh: deux heures après ce dernier endroit, on franchit le Kars-Tchai et on entre dans la ville de

Kars, bâtie dans un repli de la rivière, et dominée par une citadelle du temps d'Amurat III. Les Russes la prirent dans la guerre de 1828-29, et ruinèrent ses fortifications, relevées plus tard et mises en état de défense par le général anglais Williams, quand les Russes l'assiégèrent en 1855, sous les ordres de Muravief. Après un assaut nocturne et infructueux, où les Russes perdirent près de 6000 hommes, la garnison décimée par la famine se rendit prisonnière. La ville n'a guère plus de 10 000 âmes, le tiers ou le quart de son ancienne population.

De Kars à Batoum, le voyageur a le choix entre deux routes de longueur à peu près égale, celle d'Ardahan et celle d'Artwin. La seconde est la plus suivie, et longe sur une portion de son parcours le Tchourouk-Sou. La première a sur l'autre un très-grand avantage pour un touriste: elle se tient à une plus grande hauteur et offre à l'œil des vues bien autrement belles: c'est donc celle que nous croyons devoir adopter.

A partir de Kars, on voyage pendant trois heures dans une plaine populeuse et fertile, et on passe par les villages de Tchakmak et de Tchalgaver. Après ce dernier endroit commence une sorte de plateau inégal, peu cultivé, quoiqu'on y trouve beaucoup de bons pâturages, et d'où l'on descend sur (14 h. de Kars).

Ardahan, ville historique, en ruines depuis l'occupation russe de 1829: on y trouve 70 maisons, une forteresse démantelée par les Russes, et l'habitation du Bey, un peu moins délabrée que les autres maisons de riches habitants, seules bâties en pierre.

La route d'Ardahan à Digwir suit un plateau à peu près sem-

blable au précédent, et on y trouve les villages de Dikan, Pandidak, Suromal et Zurzkab, séparés l'un de l'autre par des intervalles de deux heures environ. *Digwir* (8 h.) est le chef-lieu du district et de la jolie plaine de Paschor. C'est un territoire fertile, couvert de bétail et de villages, dont la plupart ont malheureusement été ruinés par la dernière invasion russe : le langage et le type plus énergique des habitants montre que l'on est sorti de l'Arménie, et qu'on entre dans la Géorgie. C'est effectivement le pays de Meskh ou des anciens *Moschi*. Un col peu élevé mène à (6 h.) *Danesvorola*, à travers un massif montagneux, couvert de neige pendant 8 à 9 mois de l'année, et portant à son sommet de larges pâturages, pendant que les flancs sont ombragés de forêts d'un fort bel effet. Puis on passe successivement à (1 h.) *Reschid*, chef-lieu d'un petit district, à (2 h. 1/2) *Koula*, petite ville de 60 maisons avec un bazar d'une vingtaine de boutiques, centre d'un territoire fertile avec quelques vignobles à (2 h.) *Alma*, au confluent de l'Aschara et de la Dchuwana, dans une situation extrêmement pittoresque, comme le sont, du reste, tous les lieux que nous avons cités depuis Digwir ; à (4 h.) *Acho*, joli village de 60 familles, qui vivent dans une aisance remarquable pour le pays, et possèdent de nombreux troupeaux qui ont la faculté, moyennant un droit de 90 cent. par tête, de passer l'été dans les pâturages de Géorgie.— D'Acho, deux routes se présentent encore au choix du voyageur : l'une qui descend l'Aschara jusqu'à son confluent avec le Tchourouk-Sou, et ce dernier jusqu'à la hauteur de Batoum, qui est à 1 heure de son embouchure. C'est une route de 16 heures, et un décor perpétuel, très-beau, mais très-peu varié, vu l'encaissement

de la route entre deux chaînes de montagnes. Pour cette raison, le voyageur fera peut-être mieux d'aller droit d'Acho à la mer, en coupant le magnifique *Kolovadagh*, et en traversant (7 h.) *Dide-waghi*, village de 18 maisons, *Zéreh-bozel* et (5 h.) *Jaghat*, habités par une population mingrélienne, peu agricole, physiquement très-belle, mais assez sauvage de physionomie et d'habitudes. Ce sont des habitants de la frontière turcorusse, qui longe précisément la crête au pied de laquelle sont bâtis ces hameaux : ils ne marchent qu'armés du fusil et du kama, auxquels ils ajoutent une corde aujourd'hui inoffensive, mais qui leur servait jadis à lier les captifs dans leurs razzias en Géorgie. Depuis Dide-waghi, on descend sans interruption la vallée boisée de Kino, que M. J. Brand, consul anglais à Erzeroum, déclare être « le plus magnifique coup d'œil qu'on puisse concevoir. » On atteint les bords de la mer (4 h.) au petit *Tchourouk-Sou*, qui porte l'empreinte d'une ville déchue, avec un bazar important, à 6 heures de Batoum. On fait ce dernier trajet en suivant les bords de la mer ; on traverse trois ou quatre petites rivières qui descendent des hautes montagnes qu'on laisse sur la gauche, et après avoir tourné une jolie baie, qui est le *Babé* des anciens, on atteint

Batoum, ville agréable et qui s'agrandit tous les jours à mesure que grandit l'importance de son port. On y trouve plusieurs khâns et cafés, bâtis en bois. Le voyageur pourra s'y remettre un peu de ses fatigues, mais sans y séjourner longtemps, à cause des fièvres qu'occasionnent les eaux stagnantes de la plaine voisine : pour les fuir, la population déserte ses boutiques pendant la saison dangereuse. On n'y manquera pas d'occasions pour regagner Trébizonde par mer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES SPORADES.

ROUTE 89.

DE CONSTANTINOPLE A SMYRNE,
PAR MER.

100 lieues marines, 550 kil. 45 h. de navigation.

De Constantinople au cap Baba, V. R. 58, p. 343 à 349 (lisez à rebours).

Le Cap Baba (en turc *Baba-Bournou*), l'ancien promontoire **Lectum**, mentionné par Homère, et sur lequel on montrait au temps de Strabon un autel consacré aux douze grands dieux, dont la construction était attribuée à Agamemnon, est le dernier contre-fort de la chaîne de l'Ida, au S.-O. Il porte aujourd'hui la petite forteresse turque de *Baba-Kalessi*, surmontée d'un village bâti en amphithéâtre, et de plusieurs moulins dominés eux-mêmes par une montagne escarpée. Le petit port ne peut recevoir que des barques. Les navires du Lloyd y relâchent un instant sous vapeur.

Après avoir doublé le cap Baba, le navire se dirige à l'E.-S.-E., dans le canal compris entre le Continent et la côte N. de la grande île de **Lesbos**, appelée aujourd'hui **Mytilini** par les Grecs (en turc *Midullu-Adassi*). Un promontoire avancé à l'O. porte la petite ville de **Molivo**, l'antique **Méthymne** ; on longe d'assez près la côte de l'île, bordée de montagnes vivement découpées, et bientôt, laissant à g. le golfe profond d'Édrémît, et le petit archipel des îles **Hecatonnesi** (*Pyrgonisi*, ou *Musconisia*) ; on se dirige

vers le S.-E. dans le canal, longeant la côte de l'île qui ne présente rien de remarquable que son aspect fertile et riant, jusqu'à la rade de **Métélin**, protégée au N. par un promontoire qui porte à son extrémité une petite forteresse, et au S. par une belle montagne.

MÉTÉLIN OU LESBOS.

I. Renseignements.

Les paquebots des *Messageries françaises* et du Lloyd y touchent le dimanche et le jeudi, en se rendant de Constantinople à Smyrne, et le mardi et le vendredi en se rendant de Smyrne à Constantinople. — Le port du nord est complètement ensablé, et celui du midi ne reçoit que de petits navires ; les bateaux à vapeur sont obligés de mouiller au dehors, et même, quand la mer est houleuse, ils doivent passer sans s'arrêter devant cette côte que les nécessités du voyage les forcent toujours à visiter la nuit. — On loge dans un *khani* ou café au pied de la citadelle.

II. Histoire.

Lesbos ne joua jamais le rôle important des États libres de la Grèce : grecque par sa population, elle dut à sa position géographique, selon la juste remarque de M. Boutan¹, de suivre toujours les destinées de l'Asie Mineure, et d'appartenir successivement à tous ses dominateurs. Lesbos fut peuplée originairement par des Pélasges. Après le déluge de Deucalion, Macare, l'un des Héliades,

¹ BOUTAN. *Topogr. et hist. de Lesbos*, *Archiv. des Missions*, tome V.